

L'HOMME

ROUGE,

SATIRE HEBDOMADAIRE

Par

VEYRAT ET BERTHAUD.



A Don Pedro.

Qu'il faut de temps, grand Dieu, pour mûrir une idée!
Pour qu'elle se formule et croisse, décidée ;
Éclairant, aux rayons de sa brûlante ardeur,
De nos cerveaux épais la sombre profondeur.
O Dieu, qu'il faut de temps! --- cependant l'heure sonne :
Et, si la royauté dans sa pourpre frissonne,

Si, dans une bataille, un roi tombe aujourd'hui,
Et que ce roi déchu ne trouve pas d'appui;
S'il va, baissant la tête, et mendiant vulgaire,
Quêter, de cour en cour, des machines de guerre;
Que, repoussé toujours, errant de chute en bond,
Nul ne tende la main au noble vagabond ;---
Oui, si la royauté, vieillie et décrépite,
En est là, -- vers sa fin elle se précipite;
Et l'heure n'est pas loin où nous pourrons la voir
Tomber, le front broyé sous le faix du pouvoir.

Eh bien ! elle en est là : -- plaignez dona Marie ;
Que, pour elle, si jeune, une voix au moins prie ;
Et que ce soit la nôtre : -- hélas ! la pauvre enfant,
Sans voir, elle a suivi son père triomphant ;
Sans penser, elle a pris la place souveraine :
Plaignez-la, plaignez-la : DONA MARIE EST REINE !
Plaignez-la ; car le sol qui la porte est mouvant ;
Car au feu d'un cratère il s'entr'ouvre souvent ;
Car le temps est venu du règne populaire,
Et les rois rouleront comme du blé sur l'aire !
A ceux jetés sur nous par la fatalité,
Devaient succéder ceux de notre volonté :
L'Europe en compte trois, aujourd'hui, de la sorte,
Trois monarques élus, qu'un même flot emporte ;

Et qui, demain peut-être, échoués sur le bord,
Appelleront en vain les matelots du port;
— Oh! qu'une voix pourtant, si nulle voix ne prie,
Parmi les naufragés plaigne dona Marie!

Mais le père insensé, l'empereur du Brésil,
Qui rêve de couronne et de sceptre, — en exil;
Qui, chassé de Rio, vient demander au Tage,
Dans le pouvoir suprême, une part d'héritage;
Celui qui sait comment un peuple fait sauter
Et le trône et le roi qu'il est las de porter;
Quelque but qu'il promette à son extravagance,
Celui-là n'est qu'un fou, — noble duc de Bragance! —
Et tu l'as cependant suivi jusques au bout,
Ce rêve, — et te voila sur le trône debout!



Faut-il que maintenant notre voix prophétique
Parle de l'avenir à ton peuple apathique?
Il est noir, don Pédro, cet avenir certain,
Qu'a tracé de son doigt l'immuable destin!
Aujourd'hui que les rois pour un jour d'existence,
Au seuil de leurs palais planteraient la potence,
Ils ne souffriront pas qu'à la nécessité,
Tu jettes un instant plus qu'eux de liberté!

Et tes sujets demain, dans un autre baptême,
Peuvent, désenchantés, te crier : Anathème !
Oubliant ce qu'il fit et ce qu'il te donna,
Il te faudra bannir le brave Saldanha ;
Et son nom glorieux ira de ville en ville
Demandant des soldats pour la guerre civile ;
Et l'émeute au bras noir, au front échevelé,
Viendra gronder autour de ton trône ébranlé !

Alors pour apaiser cette lutte intestine,
Sans doute tu suivras la sanglante routine ;
Dans la cause pendante entre ton peuple et toi,
Le sabre et le canon formuleront ta loi ;
Puis viendront à leur tour les jugemens iniques,
Les scandaleux arrêts de magistrats cyniques,
Les prisons où le jour s'arrête à des barreaux ;
Et de là, la potence ! et de là, les bourreaux !

Et puis, ceux qui t'auront salué sur la route,
Ceux qui t'auront tendu la main, — écoute, écoute ! —
Ceux qui depuis deux ans, sans penser à demain,
De ton royal palais t'ont frayé le chemin ;
Ceux-là se frapperont la poitrine de rage,
Et leur voix contre toi grondera dans l'orage !

Et les clubs grandiront en force, en volonté,
On dira RÉPUBLIQUE où l'on dit ROYAUTE.
D'autres hommes viendront, joueurs infatigables
Qui te broyant partout de leurs mains implacables
Quel que soit le chemin que tu suives, ô Roi,
T'useront sur le trône et le trône avec toi!



Nous avons médité les siècles impassibles :
Aujourd'hui, don Pédro, les Rois sont IMPOSSIBLES!
Regarde autour de toi ; mesure de tes yeux
Les choses que l'Europe accomplit sous les cieus :
Partout le peuple lutte avec le Roi, l'écrase
Comme un jouet d'enfant, sous le trône qu'il rase ;
— C'est de l'histoire, Prince, et toute nation,
Doit faire au jour marqué sa révolution !
L'Angleterre, autrefois si ferme et si puissante,
Commence à murmurer sous sa charge pesante ;
Et quand son peuple en rut, hurle dans la cité,
Toujours un lourd soufflet tombe à la Royauté !
— L'Allemagne brisée et rompue en provinces
Avec ses gouverneurs et ses ducs et ses princes,
Brisant les vains anneaux de ses cercles étroits,
Avant deux ans aura secoué tous ses rois !
La Sardaigne est en flamme, et, si le ciel est juste,
S'il veut bien quelque jour, dans sa clémence auguste,

Exhausser les souhaits d'un peuple agonisant,
Demain, Charles-Albert roulera dans le sang!
-- Quant à nous, nous savons comment en troisjournées,
Nous jetons vers Cherbourg les têtes couronnées;
Et le port et la mer, si jamais il le faut,
Pas plus que nos fusils ne nous ferons défaut.

Et c'est à pareil temps de crise, d'anathème,
Qu'ouvrant le cercle d'or du royal diadème,
Au front de ton enfant tu le serres, sans voir
Que ce front va fléchir au fardeau du pouvoir;
Que les rois sont usés maintenant sur la terre,
Et que l'on ne veut plus de sceptre héréditaire?
Insensé! tu n'as donc rien vu dans le passé,
Rien vu dans l'avenir? --- Dis-nous donc, insensé! ---
Jamais depuis le temps où sur les bords du Tage
Le sort offrit un but à ton vagabondage,
Jamais dans ta pensée, une heure de raison
N'a donc guidé ton œil autour de l'horizon?
Jamais, pendant la nuit, l'accablante insomnie
N'a donc, de ton destin évoquant le génie,
A quelques jours de toi, dans la postérité,
Fait sourdre à ton regard un mot de vérité?
Eh bien! va devant toi, comme le sort te pousse,
Et Dieu veuille, Pédro, que la mort te soit douce!

Déjà nous les avons jetés au front d'un Roi,
Ces vers qui dans ton cœur incarneront l'effroi ;
Une nuit que le ciel, à nos yeux poétiques,
Faisait en lettres d'or luire des mots mystiques,
Comme en un livre saint, nous avons lu là-haut
Que le roi Charle-Albert touchait à l'échafaud ;
Et le roi Charle-Albert, en effet, sur sa tête
Voyait s'amonceler une horrible tempête ;
Et le roi Charle-Albert, peut-être, en ce moment
Discute avec la mort une heure de tourment !

Écoute, don Pedro : Voici quarante années
Que Juillet accomplit de hautes destinées ;
Qu'il vient, au jour marqué, de son soleil brûlant,
Dissoudre sur le sol tout trône chancelant ;
Hier, dans ton palais, sur le front de ton frère
Il changeait la couronne en bandeau funéraire :
Hier il te poussait, Ulysse aventureux
Escorté de soldats fiers de te voir entre eux,
Vers l'Ithaque nouvelle où, puissance brisée
Tu ne seras demain qu'un objet de risée ;
Et puis, encore un an, et Juillet reviendra
Illuminer le front d'un autre Terceira,
Et le peuple, à sa voix, d'une main souveraine,
Vous écrasera tous, toi, le trône et la Reine !

N'est-ce pas, n'est-ce pas, insensé don Pédro,
 Qu'il est beau de camper aux rives du Douro,
 D'attendre là, deux ans, que la guerre civile
 Plante notre étendard aux clochers d'une ville,
 Et d'y venir, le soir, sur un cheval fringant,
 Aux acclamations d'un peuple extravagant ?

Et la châte des Rois est pourtant décidée.....
 Grand Dieu, qu'il faut de temps pour mûrir une idée !

V. Berthaud.



Nos souscripteurs des départemens sont priés de faire parvenir les montans de leurs souscriptions, par des bons sur la poste.

L'HOMME ROUGE paraît tous les dimanches par livraison de huit pages in-4°.

Prix de la souscription : Pour l'année, 52 livraisons, 30 fr. — Pour six mois, 26 livraisons, 15 fr.
 — Pour trois mois, 13 livraisons, 8 fr. — Par la poste, 1 fr. de plus par trimestre.

On souscrit :

A PARIS, chez ABEL LEDOUX, libraire-éditeur, rue Richelieu, n. 9.

A LYON, au bureau de la *Glaneuse*, rue de la Préfecture, n. 6. — Chez M. BABEUF, libraire, rue St-Dominique. — Chez BARON, libraire, rue Clermont. — Et DANS LES DÉPARTEMENTS, chez tous les directeurs des postes.

Ecrire, *franco*, à M. Veyrat, au bureau de la *Glaneuse*.